

On vante les grottes, aux voûtes desquelles la nature a sculpté des milliers de stalactites ; mais ici l'art a fait mieux que la nature, et jamais il ne s'est montré plus prodigue d'ornements.

Que vous dirais-je maintenant des chapelles particulières ? Comment vous décrire celle du duc d'Abrantès, qui est une broderie de marbre et d'or dans un fouillis de dentelles de pierre ? Quels coups de pinceau pourraient vous représenter le chœur avec ses stalles étonnantes, et la capricieuse variété de leurs sculptures ? Quel volume suffirait à vous énumérer les chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture, que l'on trouve entassés dans les chapelles, dans les sacristies, dans les nefs, dans les boiseries, dans les colonnes, dans les autels, dans les tombeaux, dans les portes, dans les grilles, dans les arceaux, dans les fenêtres, et jusque dans les moindres détails de cette immense et splendide cathédrale ?

Non, je renonce à ce travail impossible. C'est quand on a vu ces merveilles que l'on sent combien les hommes d'aujourd'hui sont petits. La foi et le génie qui élevaient ces monuments ne sont plus, et ne feront jamais ces merveilles que les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles nous ont léguées.

Quand je sortis de la cathédrale de Burgos, il me semblait que j'avais traversé tout un monde évanoui. Une mélancolie profonde m'oppressait, et, comme Théophile Gautier lui-même l'éprouva, tout viveur qu'il fût, je n'aspirais plus qu'à me retirer dans un coin, à me mettre une pierre sous la tête, pour attendre dans

l'immobilité de la contemplation, la mort, cette immobilité absolue.

Pour secouer cette impression de tristesse, je fis une course à travers la campagne jusqu'à la chartreuse de Miraflores, pleine de souvenirs historiques et de monuments. J'admirai sa chapelle, enrichie de l'or que les premiers découvreurs espagnols apportèrent d'Amérique, je m'extasiai devant les admirables tombeaux de Juan II et de sa femme Isabelle ; mais je ne me sentis pas consolé.

Le sentiment de ma petitesse et de mon impuissance en face de toutes ces grandes choses m'écrasait.

Je revins à la ville. J'allai voir l'endroit où naquit le Cid, et les os que l'on montre à l'Hôtel-de-ville, et que l'on affirme être ceux du fameux chevalier et de Dona Chimène, sa femme. Je fis de mon mieux pour croire à l'authenticité de ces restes ; et, pour chasser les doutes qui m'assaillaient, je courus au bord de l'Arlanzon où s'étend la promenade de Burgos, dans l'espoir d'y rencontrer beaucoup de Castellans et de Castellanes.

Mais les promeneurs étaient rares, et l'Arlanzon qui *baigne* Burgos, disent les géographes, était à sec.

Je revins à mon hôtel sans avoir recouvré ma gaieté, et le soir même je partais pour Madrid.

IV

L'ESCURIAL

Une nuit en chemin de fer.—L'Escorial.—L'église.—Le *Campo Santo* des rois d'Espagne.—Le cloître.—Le palais.—Une course dans la montagne.

Le meilleur moyen de voir lever l'aurore et le soleil, c'est de passer la nuit debout. Je vous donne gratis cette recette dont je viens de faire usage. Mais je vous préviens qu'une nuit dans un train espagnol n'est pas gaie—sauf l'heure du réveillon. Car il va sans dire qu'on ne passe pas une nuit sans dormir ni manger. Qui dort dîne... en songe ; mais qui ne dort pas doit dîner en réalité.

C'est une heure charmante que celle où l'on tire de son panier du pain, du beurre, du jambon, du poulet, et une bouteille de Valdepenas ou de Malaga. Le prix exorbitant qu'on nous les fait payer gâte un peu toutes ces bonnes choses ; mais quand on a faim et soif... n'est-ce pas ? Ah ! je comprends pourquoi il n'y a plus de brigands en Espagne : c'est qu'ils se sont faits hôteliers, cochers, portefaix, gardiens de musées, ou qu'ils exercent d'autres industries également lucratives.

Enfin nous avons *réveillé* de bon appétit et de bonne humeur. Cela réchauffe, ragaillardit, et fait

prendre patience. Or, je ne vous dirai jamais assez quelle patience il faut pour voyager en Espagne, la nuit, dans un train omnibus. Certes, j'aime un ciel clair, tout scintillant d'étoiles, avec la lune toute grande qui poursuit sa course en attachant sur vous son regard serein ; mais tout lasse en ce monde, et je fus heureux de voir enfin l'orient changer sa couleur terne, et passer du gris sombre au rouge, du rouge au rose, et du rose à l'opale.

Le soleil ne paraissait pas encore, quand nous aperçûmes sur notre gauche, suspendu aux rochers d'une montagne désolée, le palais colossal des rois d'Espagne.

Les proportions de l'Escorial sont étonnantes, même vues de loin ; mais quand vous en approchez, vous avez peine à retenir un cri de surprise, je n'ose pas dire d'admiration. C'est un géant qui vous écrase, mais qui ne vous plaît pas, et que vous êtes tenté de trouver monstrueux. L'architecte a réussi à faire grand, mais non à faire beau.

Cet immense édifice est dû à Philippe II, qui le fit construire en accomplissement d'un vœu fait à saint Laurent, et l'architecte lui a donné la forme d'un gril pour rappeler le martyr du saint. Il contient un couvent, un palais, une église, des cours, des jardins, des galeries, des portiques, et l'on pourrait construire une ville avec le granit qu'on y a amoncelé.

Vous savez quand vous y entrez, mais non quand vous en sortirez. A peine le seuil franchi, vous avez la frayeur de n'en jamais sortir. C'est un labyrinthe de cours, de passages, de vestibules, de portiques, d'escaliers,

de promenoirs, dont les murs sont nus, massifs, sombres, et si hauts qu'ils vous cachent le ciel. Vous voulez retourner sur vos pas, mais vous ne savez déjà plus par où vous êtes entré.

Enfin, vous levez une portière, vous entendez un chant lugubre et lointain, vous avancez : des piliers énormes comme des tours se dessinent dans l'ombre ; vous marchez toujours, guidé par les voix et l'orgue, dont l'harmonie devient plus distincte ; vous levez les yeux, et vous poussez un soupir de soulagement ; car devant vous se dresse l'autel illuminé, et sur votre tête s'arrondit, à une hauteur immense, une coupole décorée de fresques magnifiques.

Nous sommes dans l'église, et, comme c'est l'anniversaire de la mort de la reine Marie Christine, on y célèbre un service solennel pour le repos de son âme. Cinq ou six femmes, agenouillées dans la chapelle qui porte le nom de la défunte, composent toute l'assistance, et les prêtres qui officient sont perdus dans l'immensité et la solitude du sanctuaire. Un chœur assez nombreux, dont l'écho multiplie les voix dans une proportion formidable, est logé quelque part dans le jubé de l'orgue, mais il reste invisible.

En arrière d'un pilier de colonnes fuselées, capable de porter un monde, s'ouvre un grand escalier de marbre noir, veiné de blanc, conduisant au *campo santo* des rois. Nous y descendons jusqu'à une profondeur immense, sous les assises du sanctuaire, précédés d'un sacristain qui porte une mèche allumée, et nous arrivons à une rotonde funèbre, autour de laquelle sont étagés les tom-

beaux, comme les rayons d'une bibliothèque. D'un côté sont les rois, et les reines qui ont régné seules, et de l'autre les princes et les reines qui n'ont pas régné. C'est riche, mais simple et lugubre ; tous les cercueils sont en bronze, et parfaitement uniformes.

Cette uniformité de sépulture a sans doute pour objet de rappeler l'égalité dans la mort ; mais la doctrine de l'égalité, prise dans un sens absolu, est fautive, même au-delà du tombeau. Les bons rois ne sauraient occuper dans l'autre vie la même place que les mauvais ; et, qui osera soutenir que Charles-Quint n'est pas plus vivant, dans la mémoire des hommes, que ses successeurs qui dorment à ses côtés ?

Car c'est là qu'il repose, le souverain illustre qui a exercé sur les destinées du monde une si puissante influence, et il faudrait être bien insensible pour contempler sans émotion le cercueil qui renferme ses restes glorieux. Le sacristain nous affirme que son corps est parfaitement conservé, que ses ongles et ses cheveux ont continué de croître, pendant quelque temps, dans la tombe.

Là dorment aussi de leur dernier sommeil l'impératrice Isabelle, épouse de Charles-Quint, Philippe II leur fils, et Anne sa femme, Philippe III et Marguerite, Philippe IV et Elizabeth de Bourbon, Charles II, Charles III, Charles IV et Ferdinand VII.

En sortant du Panthéon, nous entrons dans la sacristie, qui est très belle, bien éclairée, ornée de tableaux et de bas-reliefs, et qui contient les plus précieux reliquaires. Nous retraversons l'église, autour de laquelle nous

comptons quarante-huit autels, tous plus ou moins riches en tableaux, marbres et reliques, et nous visitons le cloître.

Je ne vous décrirai pas ses immenses galeries voûtées, à deux étages reliés entre eux par un escalier monumental. Je ne vous conduirai, ni dans le chœur, dont les stalles nombreuses sont maintenant abandonnées, ni dans les bibliothèques pleines de manuscrits des plus curieux, ni dans le collège et le séminaire maintenant vides, ni dans les innombrables salles du palais qui contiennent pourtant de fort belles tapisseries, un riche mobilier, et des chefs-d'œuvre d'ébénisterie et d'incrustation.

Non, toutes ces visites m'entraîneraient trop loin, et j'ai hâte d'en finir avec l'Escorial. Veuillez pourtant descendre avec moi de la salle des batailles, dans cette chambre oblongue, aux murs nus et blanchis à la chaux, éclairée par une seule fenêtre, et aux extrémités de laquelle s'ouvrent deux alcôves sombres. C'est ici que le roi Philippe II vint passer les dernières années de sa vie, et mourir. C'est d'ici que, sombre, soucieux, il prévoyait les éclipses de la gloire espagnole, et qu'il commandait encore à l'Europe. De ce palais immense, il ne s'était réservé que ce coin sépulcral, pour s'habituier au repos de la tombe, et, du fond de cette alcôve, une baie pratiquée dans le mur lui permettait d'entendre le chant des moines, et de voir le prêtre officiant.

Allons, ne nous attardons pas dans ce tombeau ; car nous pourrions y mourir. Je suis las, je suis triste ; il me semble que dans ces sombres corridors j'entends

marcher des spectres. Verrai-je encore le soleil ? Respirerai-je encore le grand air ? Courons de ce côté, et franchissons ce portique ; enfilons ce corridor, et traversons cette cour. Que de portes, grand Dieu ! que d'appartements ! que de galeries ! que de murailles ! que d'escaliers ! N'arriverons-nous jamais ?

Tiens, voici des arcades et des murs peints à fresques ; c'est donc encore le cloître ? Où va nous conduire ce couloir ? Ah ! voilà de longs vestibules et des meubles dorés ; serait-ce encore le palais ?

Là-bas brille une lumière ; plus loin verdissent des myrtes entourant une fontaine. Réjouissons-nous, nous sommes sortis !

Nous revenons à notre hôtel avec une faim inexprimable, et l'hôtelier nous improvise un déjeuner indescriptible, qui nous transforme en tambours de basque. Nous avons trois heures devant nous, avant celle du départ ; que pourrions-nous faire de mieux qu'une course à pied dans la montagne ? L'ascension est un peu pénible, mais fatiguer le corps reposera l'esprit.

Il fait un temps ravissant, et les rayons du soleil baignent les flancs de ces rochers cyclopéens.

Nous gravissons un premier sommet, d'où la vue s'étend bien loin, sur un pays accidenté mais désert. Ce matin, les vallons étaient noyés dans la brume, et ressemblaient à autant de lacs ; mais maintenant les croupes sombres des rochers, se succédant à perte de vue, nous offrent l'image des convulsions de la mer.

Un torrent dégringole de la montagne, et sur ses bords sont échelonnées des blanchisseuses, étrangement

vêtues, et nous regardant avec curiosité, des chuchotements et des rires.

Nous franchissons un second sommet, et nous rencontrons un second torrent, avec une seconde échelle de blanchisseuses. C'était le tableau le plus animé et le plus pittoresque que l'on puisse voir. Les unes chantaient des romances bizarres, que les autres semblaient accompagner avec leurs battoirs. Toutes semblaient gaies, riantes, et l'eau glacée colorait leur teint brun, et rougissait leurs bras nus.

Sous nos pieds s'étendaient le parc royal, les jardins, et les toits réguliers et spacieux de l'Escorial. Au loin se succédaient les pics, les ravins, les rochers, et de grandes routes blanches serpentant au milieu de ce désert.

Derrière nous se dressaient des escarpements et des cimes, dont les têtes allaient se perdre dans les nuages, ou se fondre dans le ciel. Nous redescendîmes charmés, en écoutant les chants des laveuses et les mugissements des torrents.

Le soir, nous étions à Madrid.

V

A MADRID

La capitale de l'Espagne.—La *Puerta del Sol* et ses flâneurs.—Les fumeurs en Espagne.—Le Musée du Roi.—Le *Buen Retiro*.—L'*Armeria*.—Le réveil de l'Espagne.

La capitale de l'Espagne est la moins espagnole de toutes ses villes, et ce qu'on appelle le progrès moderne l'assimile de plus en plus aux autres villes européennes.

Sa population dépasse 600,000 habitants, ses rues s'élargissent pour y installer des tramways, ses maisons se multiplient, sa cuisine se perfectionne; elle a son *Hôtel de Paris* et son *Grand Café de Paris*. Mais on chercherait en vain dans toute son étendue un seul édifice vraiment monumental.

Je ne vous décrirai donc pas ses églises: aucune n'est remarquable. Je ne puis pas vanter son palais: il n'est qu'un vaste bloc carré sans style.

Ses boutiques sont assez pauvres, ses hôtels ne sont guère bons, son climat est détestable, en décembre.

La *Puerta del Sol*, où se trouve mon hôtel, et qui est le vrai centre de Madrid, est une place irrégulière, entourée d'édifices sans architecture, de cafés sans luxe, et de vitrines de province. Elle mérite cependant son nom, parcequ'elle est bien la porte par laquelle le soleil entre dans Madrid.

Ce qui est vraiment étonnant sur cette place, et dans la rue d'Alcala qui l'unit au Prado, c'est le mouvement. Un pareil rassemblement défie toute description. Ni *Broadway*, de New-York, ni *Cheapside*, de Londres, ni les boulevards de Paris ne présentent ce spectacle ; et cela dure tout le jour, et presque toute la nuit.

Ce qui distingue tout particulièrement cette *multitude* de la *foule* américaine, c'est qu'elle n'est jamais pressée. Tout le monde paraît flâner, et se chauffer au soleil. Le millionnaire et le mendiant, le politicien et l'artiste, l'homme d'affaires et le rentier, semblent n'avoir d'autre occupation que le *far niente*. Tous marchent à pas lents, majestueusement drapés dans leurs manteaux ; et le pauvre n'y met pas moins de forme et d'élégance que le riche. C'est ici que Victor Hugo pourrait parler de *torchons radieux* : il y en a.

Après cela, vous ne serez pas surpris d'apprendre que l'Espagnol est un fumeur infatigable. Il fume toujours, et partout. A l'opéra, et dans les hôtels, il n'y a pas de salon pour les dames, mais il y a un fumoir. Le soleil d'Espagne, si radieux, ne perce pas sans peine les nuages de fumée de tabac qui s'élèvent de Madrid. J'attribue au besoin de fumer des conducteurs la lenteur des chemins de fer espagnols. Il faut bien que le chef du train et le chef de gare allument de temps en temps la pipe, ou fument leurs cigares.

J'ai passé huit jours à Madrid, dont quatre au *Musée du roi*. C'est qu'en réalité Madrid ne possède guère autre chose que son admirable galerie de peinture, la

plus belle du monde peut-être. Comment vous exprimer dans une simple lettre écrite à la hâte, sur un coin de table d'une chambre d'hôtel, toute mon admiration pour les nombreux chefs d'œuvre entassés dans cet immense musée ? Comment vous dire ce que l'on éprouve, quand on a devant soi les œuvres immortelles de génies tels que Murillo et Raphaël, Velasquez et Rubens, Ribera et Titien ? Car ici toutes les écoles sont représentées, les écoles de Rome, de Venise et des Flandres, comme celles de l'Espagne. Non, je ne puis pas même effleurer les contours d'une pareille étude.

Après le musée, deux choses m'ont plu à Madrid, ce sont les promenades publiques et *l'Armeria*.

Le *Prado*, le *Buen Retiro*, et les jardins du Palais renferment des parterres, des massifs de verdure, des charmilles et des pièces d'eau très bien entretenues. Le grand étang du *Buen Retiro* offre tous les charmes d'une navigation paisible, à la rame, à la voile et même à la vapeur ; car deux bateaux-mouches à hélices le sillonnent.

Mais ce qui m'a charmé, je puis dire ému, c'est le musée des armes. Il est beaucoup moins grand que celui de la Tour de Londres, mais bien plus intéressant. On ne saurait regarder d'un œil froid les armures de Charles-Quint et de Gonzalve de Cordoue. Il y a là des épées qui jettent des éclairs, et qui réveillent dans l'âme tous les plus nobles sentiments.

Voyez cette lame pesante et large, enrichie de pierres ; c'est celle du Cid ! Regardez cette autre qui se

repose maintenant sur un coussin de velours : elle faisait jadis un dur travail dans les mains de Roland !

Et ces deux fines épées qui se ressemblent comme deux sœurs jumelles, et qui se racontent peut-être leurs exploits et leurs voyages lointains ; il fut un temps où ceux qui les portaient se nommaient Fernand Cortez et Pizarre ! Voici la rapière de Don Juan d'Autriche, et celle de Dom Jaime ! Sur ce lit de camp a souvent dormi Charles-Quint ! Et ce drapeau déchiré, dont les lambeaux pendent dans cette vitrine, vénérez-le comme une sainte relique ; car il fut vainqueur à la bataille de Lépante.

O noble Espagne ! Quand on a ton glorieux passé, il est bien permis de se reposer sur ses lauriers ; mais il ne faut pas s'y endormir.

Pour qu'une nation soit vraiment puissante et glorieuse, il ne suffit pas qu'elle vive selon les vrais principes sociaux et religieux ; il faut qu'elle ne perde pas de vue les principes économiques et les intérêts matériels.

Sans doute les premiers sont plus importants, plus essentiels à la vie nationale ; mais les seconds ne doivent pas non plus être négligés.

C'est pour avoir mis en oubli cette doctrine, que l'Espagne a vu décroître sa grandeur et sa puissance, de Charles Quint à Charles II, l'Augustule de sa race, dit Donoso Cortès.

Mais cette belle nation s'est réveillée depuis, et ses nobles enfants travaillent à l'agrandissement de sa prospérité, de sa puissance et de sa gloire.

Sans doute elle n'a plus les preux chevaliers, les illustres marins, et les grands conquérants d'autrefois. Mais les temps sont changés, et il ne reste plus de Maures à expulser, ni de continents à découvrir.

Il lui suffit maintenant de produire des hommes d'Etat, des théologiens, d'illustres évêques, des écrivains, des orateurs, des poètes ; et il y en a parmi les contemporains dont elle a droit d'être fière.

VI

ENCORE A MADRID

La *Puerta del Sol*.—Le café de Paris.—*Fernan Caballero*.—Ses nouvelles.—Quelques pages de *Paz & Luz*.

Décidément, la *Puerta del sol* me plaît beaucoup, et vaut tout Madrid—sauf le Musée. C'est le centre de la vie espagnole, et l'on y sent battre le cœur de l'Espagne. J'y passe des heures à coudoyer la foule, et le spectacle est très varié.

Les amis, et même les amoureux s'y donnent rendez-vous ; les commerçants y font des affaires ; les hommes d'Etat y discutent les questions politiques ; les charlatans y déclament leurs boniments ; les malades et les infirmes viennent s'y chauffer au soleil ; les journalistes y font collection de faits-divers ; les dramaturges et les romanciers y cherchent des héros et des héroïnes.

Malgré la tendance malheureuse à l'uniformité de costume, on y voit encore des toilettes pittoresques et originales, depuis la *señora*, en mantille, jusqu'au paysan aux couleurs bariolées, portant le justaucorps en velours et le châle drapé avec élégance.

Le soir, je vais passer une heure au *Café de Paris*, et j'y retrouve à peu près les mêmes types. Ils sont groupés autour de petites tables, dans une salle immense,

buvant du chocolat, du café, ou des liqueurs ; mangeant des *bollos*—espèce particulière de gâteaux—jouant aux dominos, et discutant avec animation la politique du jour.

J'ai voulu me mettre un peu au courant de la politique espagnole ; mais j'ai dû y renoncer, c'est un labyrinthe. La diplomatie étrangère doit s'y trouver constamment désorientée. Les partis sont au nombre de quinze ou seize, et les nuances qui les séparent ne sont appréciables que par des yeux espagnols.

Il fait bien froid ici en décembre, et les vents qui descendent des hauts plateaux de la Castille sont insupportables. Les chambres d'hôtel sont glacées, et l'on ne trouve le confort d'un feu de grille que dans le fumoir et la salle à dîner.

Quand la cheminée est trop entourée, il ne reste plus qu'une ressource contre le froid : se mettre au lit et se charger de couvertures.

C'est là que je m'installe pour lire, dans la soirée, les *Nouvelles Andalouses* de Fernan Caballero. Elles sont pittoresques, originales, charmantes, et l'on m'assure qu'elles sont de vraies peintures des mœurs espagnoles contemporaines.

Fernan Caballero est un pseudonyme qui cache le nom d'une femme remarquable, vivant tantôt à Cadix, tantôt à Séville. (1) Ses *nouvelles* ont obtenu un très grand succès, et elles le méritent. Elles reproduisent les croyances pieuses, les poétiques légendes, les cou-

(1) Dona Cécilia Bohl de Arrom.

tumes, les chansons et les dictons du peuple des campagnes. Les récits sont simples, naturels, naïfs et spirituels.

On en pourra juger par quelques pages d'une *nouvelle* intitulée " Paix et Lumière " (*Paz et Luz*) que je veux citer.

La scène se passe dans un village des Sierras, non loin de Séville. Un pèlerinage de montagnards et de montagnardes est descendu d'Aracena à Utrera, pour la fête de *Notre Dame de Consolation*. Parmi les pèlerins, se trouvent Pastora, une belle jeune fille de dix sept ans, surnommée la *fleur de la Sierra*, et Diego Mena, âgé de 26 ans, et surnommé *le silencieux* à cause de sa taciturnité habituelle, due à de grands chagrins de famille ; car son père a été assassiné, et sa mère est morte de chagrin.

Or, il parait que Diégo, jeune et joli comme un saint Sébastien, n'a jamais levé les yeux que sur une jeune fille, qui est Pastora, et qui prétend ne pas s'en apercevoir.

Il voudrait bien trouver une occasion de causer avec elle, et de lui dire un peu tout le bien qu'il en pense. La fête de la *Consolation* va lui offrir une occasion unique et charmante. Laissons conter Fernan Caballero :

" Pour faire ce pèlerinage, on avait donné à Pastora un vieil âne qui, à cause de sa couleur noire, était appelé Mohino. Mohino fit tout ce qu'il put pour faire comprendre que cette promenade matinale n'était pas de son goût, mais ce fut en vain. On lui mit la selle sur le dos, et on la serra de manière à lui faire faire contre

son gré quelques entre-chats ou cabrioles avec ses pieds de derrière. Pastora sauta légèrement sur sa monture, et Mohino, de plus mauvaise humeur que jamais, baissa la tête, laissa pendre ses oreilles comme deux sacs vides, jeta un dernier regard langoureux à son écurie, soupira, et suivit en silence la caravane.

“ Lorsque l'on fut arrivé, on attacha les chevaux aux oliviers, et on laissa les ânes paître en liberté. Mohino alla, comme les autres, à quelque distance ; puis, après un instant de réflexion, il leva la tête, dressa ses deux oreilles, arrêta ses grands yeux impassibles sur l'endroit où étaient ses maîtres, examina ce qui s'y passait, puis, bien sûr que tous étaient entrés dans la chapelle, il se retourna d'un air indifférent et, sans rien dire à ses compagnons, il reprit à petits pas le chemin du village.

“ Pendant ce temps, Pastora et ses amis avaient entendu la messe, fait leurs prières, déjeuné sur l'herbe sèche et parfumée, en chantant et en riant. Ils virent avec peine les rayons du soleil, déjà obliques, traverser les feuilles étroites des oliviers.

“ Allons, il est temps de retourner à Utrera, dirent les mères. La nuit marche plus vite que les ânes, elle nous attrapera en route. ”

“ Les hommes se mirent à la recherche des montures.

“ Eh ! Mohino ! Mohino ! viens donc, bourrique ! Maudites soient tes longues oreilles qui ne te servent pas même à entendre qu'on t'appelle, Mohino !

“—Rien !

“—Mon Dieu ! dirent les femmes, comment faire ? Comment Pastora retournera-t-elle au village ?